

M. de Carmeille resta un moment silencieux et reprit avec émotion :
— Bertrand, dernièrement, vous avez fait pour moi une étrange besogne ; je vous remercie. Plus tard, nous saurons combien est grand le service que vous m'avez rendu.

Le mécanicien avait baissé la tête en palissant, M. de Carmeille ouvrit un tiroir de son bureau où il prit une grande enveloppe cachetée qu'il mit dans la main de l'ouvrier en disant :

— Ce qu'il y a sous cette enveloppe, mon ami, est un cadeau que je fais à vos trois enfants. Maintenant, vous pouvez vous retirer. Vous allez rentrer chez vous et vous lèverez le cachet de cet enveloppe en présence de votre femme. A ce soir, six heures.

—Oui, monsieur.

Bertrand sortit du cabinet, ne se doutant pas qu'il avait dans la main trente mille francs, une petite fortune. M. de Carmeille soula son valet de chambre.

—Veuillez, lui dit-il, faire dire à l'employé André Legay, que je désire lui parler.

Le jeune homme ne tarda pas à paraître.

—Eh bien, mon jeune ami, dit M. de Carmeille, en lui tendant la main, comment va Mlle Georgette ?

—Elle va bien, monsieur.

—Et le mariage ?

—Nous attendons.

—Qu'est-ce que vous attendez ?

—D'abord que la grande douleur de M.

et Mme de Carmeille soit un peu apaisée.

—Ah ! oui, c'est vrai, vous êtes de ceux qui ont pris part à notre peine. Ensuite vous attendez ?

—Que Georgette de son côté, et moi du mien, nous ayons économisé une petite somme.

—En effet on n'entre pas en ménage sans avoir un peu d'argent devant soi ; mais, mon jeune ami, avez-vous donc oublié la dot que Mme de Carmeille doit donner à votre fiancé ?

—Oh ! monsieur !

—J'ai parlé de Mlle Georgette à Mme de Carmeille et elle désire vivement la connaître. Vous voudrez bien la lui amener cet après-midi.

—A quelle heure, monsieur ?

—A trois heures, si vous le voulez.

—Oui, monsieur.

—Avez-vous gardé le secret de ce que vous avez fait au cimetière ?

—Je l'ai enfoui au fond de ma pensée, répondit le jeune homme en frissonnant ; ce que j'ai fait, monsieur, je veux l'oublier.

—C'est bien ; moi, je ne l'oublierai point. Vous n'avez pas commis une mauvaise action, André.

—Je le crois, monsieur, puisque j'ai obéi à un ordre de vous.

—En obéissant à cet ordre, vous m'avez rendu un immense service ; je vous récompenserai en ne manquant à aucune des promesses que je vous ai faites. Je ne suis informé de vous auprès de votre chef, et j'ai appris avec satisfaction que, non seulement vous étiez un bon comptable, mais que vous aviez encore d'autres aptitudes. Nous verrons d'ici peu, après votre mariage, à faire de vous un chef de bureau. Je dois vous le dire, monsieur André, vous n'êtes plus pour longtemps employé de la filature ; ne vous

amusez pas, j'ai d'autres vues sur vous. Vous serez utile de faire avec moi un voyage de quelques jours ?

—Eh bien, nous partirons ce soir par le train de six heures. Nous allons Bertrand avec moi. Afin de vous tranquilliser au sujet de Mlle Georgette, elle quittera sa petite chambre de jeune fille et viendra demeurer ici en votre absence ; elle tiendra compagnie à Mme de Carmeille. Revenu à Troyes, vous vous occuperez de votre mariage, et, aussitôt marié, vous irez occuper le poste de confiance que je vous destine. N'oubliez pas que Mme de Carmeille attendra Mlle Georgette à trois heures. Ah ! avez-vous besoin d'argent ?

—Non, monsieur.

—N'importe, prenez toujours ce billet de cinq cents francs.

M. de Carmeille se leva, en disant :

—Allez, mon jeune ami, et trouvez-vous à la gare un peu avant six heures.

Le jeune homme se retira pour courir immédiatement à l'atelier de sa bien-aimée Georgette.

XII

COMMENT FINIT LA CADORE.

Mme Lincoln n'avait pas cru devoir informer M. de Carmeille du duel de James avec M. de Canonge ; mais dès le lendemain de son retour à Troyes, le père avait appris par les journaux ce qui s'était passé au café et ensuite à Compiègne, et il se sentit fier de la noble conduite de son fils. Il devina facilement que le malheureux désespéré avait eu l'intention de se faire tuer par le baron. Dans son cœur, il remercia le vieux commandant, témoin de M. de Canonge, dont l'énergique intervention avait évidemment sauvé la vie au jeune ingénieur, M. de Carmeille connaissant le commandant Rouvion ; il avait eu l'occasion de le rencontrer à Troyes plusieurs fois et il avait pu apprécier le beau caractère de cet officier supérieur, loyal et franc comme son épée.

—Voilà un brave homme, pensa-t-il, dont je me souviendrai un jour.

—M. de Carmeille et ses compagnons de voyage avaient visité la filature de Monvielle, examinant les machines, les métiers, les bâtiments, la cité ouvrière, se rendant compte de tout aussi exactement que possible. Ensuite, M. de Carmeille s'était rendu acquéreur de la filature par fidéjussure. James ignorait absolument ce que M. de Carmeille faisait pour lui. C'était, quand le moment serait venu, une autre surprise que le père réservait à son fils. Mme Lincoln commençait à être un peu plus tranquille ; James était moins absorbé en lui-même, il cherchait des distractions et paraissait enfin résigné à son sort.

—Allons, se disait la pauvre mère en soupirant, avec le temps, il finira par oublier.

Un matin, dans la semaine même de la rencontre à Compiègne, entre neuf et dix heures, deux jeunes filles, des ouvrières, venaient se faire tirer les cartes, sortaient et se promenaient pendant plus de dix minutes à la porte de Mme Cadore. Les deux femmes, la porte resta close. Quand le cartomancien s'était sorti, les deux filles descendirent, entrèrent dans la loge de la concierge, à qui elles demandèrent si Mme Cadore ne tarderait pas à rentrer.

—Mais elle est chez elle, répondit la concierge étonnée, elle y est sûrement.

—Nous avons sonné à casser la sonnette, et on ne nous a pas ouvert.

—C'est bien singulier, car Mme Cadore, que je vois, a de bonnes oreilles.

—Est-ce qu'elle n'a plus sa petite bonne ?

—Elle l'a renvoyée, il y a quelques jours, et ne l'a pas encore remplacée. Hier soir, un peu avant la nuit, je l'ai vue, elle a même causé un instant avec moi, en allant et en revenant de faire ses commissions. Bien certainement, elle n'est pas descendue ce matin. Vraiment, je ne comprends pas cela ; il faut qu'elle ait été prise d'un mal subit ; à son âge, ça peut arriver. Aussi, j'avais bien raison de lui dire qu'elle avait tort de ne pas prendre tout de suite une autre bonne ; mais elle est d'une avarice ! Enfin, je vais voir.

La concierge grimpa l'escalier, les jeunes filles la suivirent. Elle sonna, tambourina sur la porte, appela de sa plus forte voix : Madame Cadore, madame Cadore ! Rien. Silence profond dans l'appartement.

—C'est drôle ! fit la concierge. Décidément il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose.

Toutes trois revinrent au rez-de-chaussée. La concierge avait de noirs pressentiments et se demandait ce qu'elle devait faire. Elle vit passer un gardien de la paix. Elle l'appela. Instruit du fait, l'agent alla prévenir le commissaire de police. Celui-ci arriva bientôt après, accompagné de son secrétaire, d'un serrurier et suivi de quatre gardiens de la paix. La porte de l'appartement de la cartomancienne fut ouverte. On entra, on traversa le salon pour pénétrer dans le cabinet de consultation. Tout y était rangé comme d'habitude ; les cartes sur la table, le fauteuil de la Cadore et celui de la cliente, chacun à sa place. On pouvait croire qu'une porte qu'on avait devant soi allait s'ouvrir et que la tireuse de cartes allait venir prendre place dans son vieux voltaire. Cette porte qui était celle de la chambre de la Cadore, le commissaire l'ouvrit.

Aussitôt un cri s'échappa de toutes les poitrines. La cartomancienne gisait étendue, raide, au milieu de la chambre. Elle avait les yeux démesurément ouverts, la langue pendante et une bave sanguinolente, déjà sèche, couvrait sa figure violacée. La malheureuse avait été étranglée, et la corde dont s'était servi l'assassin serrait encore son cou enflé et meurtri. Tout attestait que la victime s'était défendue contre son assassin. Cependant, ni la concierge ni aucun locataire de la maison n'avaient entendu le bruit d'une lutte. Dans la pièce, tout était sans dessus dessous : les chaises renversées, les matras de médicaments et empliés dans un coin aux pieds des draps et les couvertures, la toile du sommier coupée dans toute sa longueur, l'armoire ouverte ainsi que les tiroirs d'une commode, et la lingerie et autres objets de toilette de la vieille femme jetés pêle-mêle sur le parquet. Le vol avait suivi le meurtre.

—Est-ce que la victime avait de l'argent ? demanda le commissaire de police à la concierge.

—Elle en avait sûrement.

—Beaucoup ?

—Je ne sais pas ; elle ne parlait de ses affaires à personne. Par exemple, je sais qu'elle était très avare, elle devait avoir amassé un bon magot.